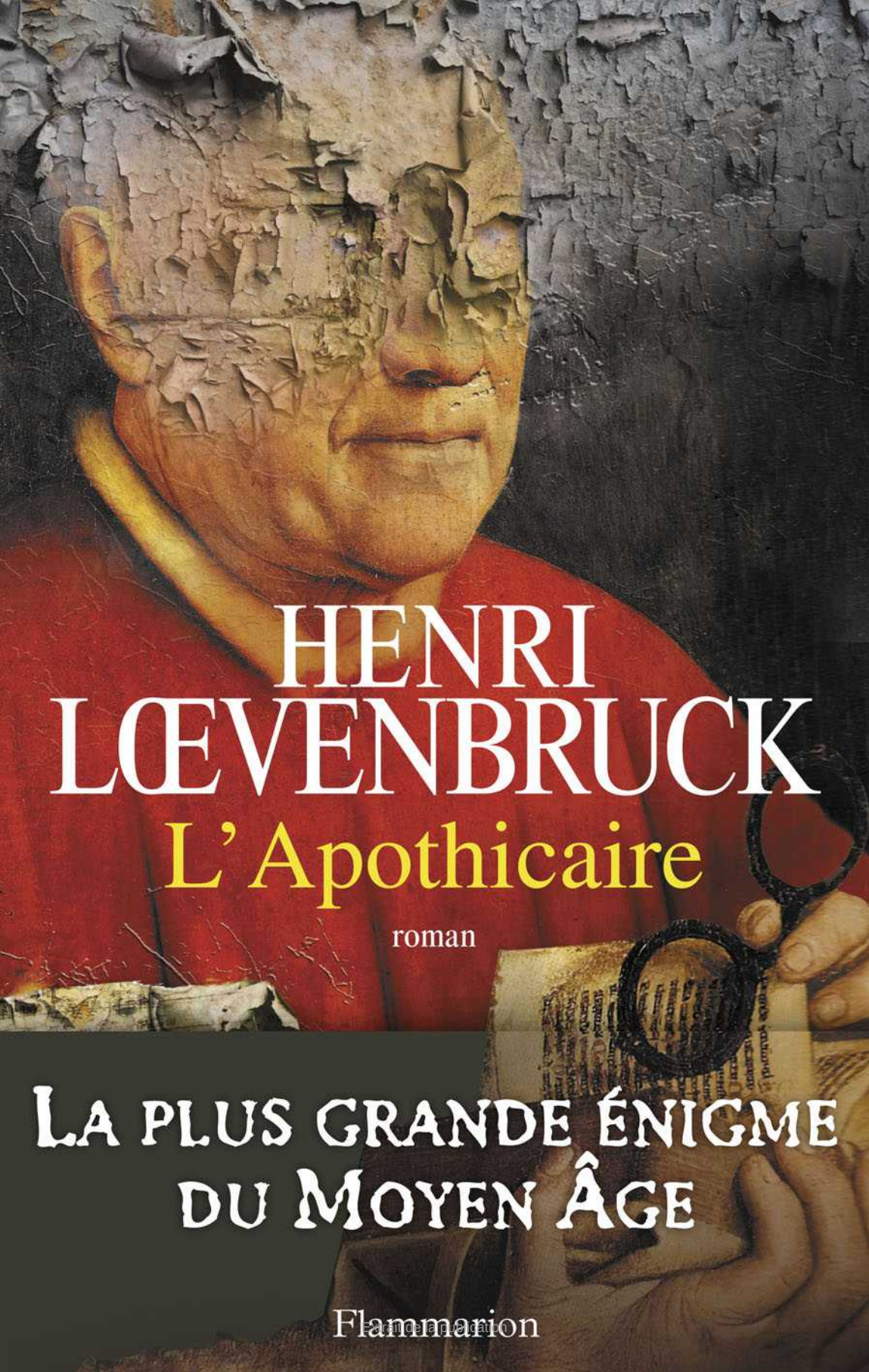

Éditions Flammarion

HENRI LŒVENBRUCK

L'Apothicaire

roman

« Il vécut à Paris en l'an 1313 un homme qui allait du nom d'Andreas Saint-Loup, mais que d'aucuns appelaient l'Apothicaire, car il était le plus illustre et le plus mystérieux des préparateurs de potions, onguents, drogues et remèdes… »

Un matin de janvier, cet homme découvre dans sa boutique une pièce qu'il avait oubliée... Il comprend alors que jadis vivait ici une personne qui a soudainement disparu de toutes les mémoires. L'Apothicaire, poursuivi par d'obscurs ennemis, accusé d'hérésie par le roi Philippe le Bel et l'Inquisiteur de France, décide de partir à la recherche de son propre passé, de Paris à Compostelle, jusqu'au mont Sinaï.

Philippe Matsas / Opale © Flammarion

Entre conte philosophique et suspense ésotérique, *L'Apothicaire* est une plongée vertigineuse dans les mystères du Moyen Âge et les tréfonds de l'âme humaine.

Henri Lœvenbruck est écrivain, chanteur et compositeur. Ses romans sont traduits dans plus de quinze langues.

Flammarion

11-XII Création Studio Flammarion Photomontage d'après Jan Van Eyck, *La Vierge au chanoine van der Paele* et *Le Cardinal Niccolò Albergati*, (détails) / © Flammarion

Extrait de la publication

L’APOTHICAIRE

Extrait de la publication

Du même auteur

Aux éditions Flammarion et J'ai Lu :

Le Testament des siècles, 2003.
Le Syndrome Copernic, 2007.
Le Rasoir d'Ockham, 2008.
Les Cathédrales du vide, 2009.

Chez d'autres éditeurs :

La Moïra, édition intégrale, Bragelonne.
Gallica, édition intégrale, Bragelonne.
Shift, volume I, Intervista.

Site officiel de l'auteur :
www.henriloevenbruck.com
Henri Lœvenbruck est membre
de la Ligue de l'imaginaire :
www.la-ldi.com

Henri Lœvenbruck

L'APOTHICAIRE

Roman

Flammarion

© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-7831-8

Extrait de la publication

Il est permis de violer l'histoire,
à condition de lui faire un enfant.

Alexandre Dumas

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À Paolo, Emmanuel et Christophe,
qui roulèrent avec moi jusqu'en Galice.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Livre I

Où l'on rencontre Andreas Saint-Loup à Paris et la jeune Aalis en pays occitan, et où il est traité de ce qui les mena l'un et l'autre sur les routes.

Extrait de la publication

1

Il vécut à Paris en l'an 1313 un homme sans famille qui allait du nom d'Andreas Saint-Loup, mais que d'aucuns appelaient l'Apothicaire et, quand on le désignait ainsi, nul n'ignorait qu'il s'agissait de celui-là bien qu'il y eût de nombreux autres hommes exerçant la profession dans la capitale, car il était à la fois le plus illustre et le plus mystérieux des préparateurs de potions, onguents, drogues et remèdes que l'on pût trouver dans la ville et peut-être même dans le pays tout entier.

Des divers adjectifs qui pouvaient qualifier l'homme, s'il n'eût fallu en retenir qu'un, on eût aisément dit de lui qu'il était sibyllin, en ce sens que ses paroles comme ses actes étaient aussi obscurs, mystérieux et impénétrables que ceux des oracles de l'Antiquité, et son passé, au reste, demeurait pour tout Paris une véritable énigme, même pour l'abbé Boucel, l'homme qui l'avait trouvé, recueilli et élevé non loin de là, dans l'abbaye de Saint-Magloire, et dont nous aurons l'occasion de reparler plus tard.

Quand on venait quérir dans son officine quelque médicament et qu'on expliquait son mal, il restait silencieux un instant, comme s'il n'avait point de réponse à fournir, prenait un air absorbé, presque distant, puis il disparaissait dans son laboratoire et revenait enfin avec une préparation dont il ne disait souvent rien mais qui, toujours, apportait au patient toute satisfaction. La scène, inlassablement, se jouait dans un silence théâtral. Plus d'une fois on le vit corriger discrètement le diagnostic d'un illustre médecin – bien que cela fût rigoureusement interdit par les maîtres de la

Extrait de la publication

profession – et proposer à ses visiteurs une cure différente de celle préconisée par le supposé savant, et alors, dit-on, jamais il ne se trompait. On raconte même qu'il soigna bien des pauvres âmes que la médecine avait depuis longtemps abandonnées et qu'il ne se privait jamais de faire payer davantage ses clients les plus aisés pour assurer, sans la moindre ostentation, la gratuité aux démunis. Cela, encore, contredisait le serment prêté par les maîtres pharmaciens, mais l'homme était un iconoclaste et faisait passer la santé de ses semblables avant le respect de sa confrérie, ce qui lui valut, comme on le découvrira, quelques mésaventures.

Dans le quartier qu'il occupait, au cœur de la rue Saint-Denis – qui était en ce temps celle des apothicaires, des épiciers et des selliers, et où était installée sa boutique – tout le monde connaissait sa figure, non seulement parce qu'il était un personnage majeur de la vie quotidienne de tout le voisinage, mais aussi parce que sa physionomie n'était pas ordinaire, et nous la tracerons ici brièvement.

S'il n'était pas de ces beautés évidentes qui font l'unanimité, et bien qu'il approchât quarante ans, il ne manquait pas d'attirer le regard sur son passage, notamment celui des femmes, et même des plus jeunes. C'était un homme de taille moyenne et d'une saine corpulence, mais dont la posture – qui eût pu passer pour suffisante aux yeux d'un observateur hâtif – le faisait paraître plus grand. Il avait la peau tannée et le teint hâlé des hommes du Sud, ce qui permettait à certains d'affirmer qu'il possédait d'exotiques origines, encore que nul ne pût dire précisément d'où il venait, puisqu'il avait été un enfant abandonné. Il avait le visage oblong et fermé, creusé en haut des joues, si bien qu'il semblait toujours fatigué, ou tout au moins préoccupé. Ses yeux noirs, soulignés de cernes épais, brillaient d'un reflet d'argent, comme si deux petites lunes d'hiver, la nuit de sa naissance, étaient venues se graver à jamais au bord de ses pupilles. Son nez, aquilin, courbé comme le bec d'un aigle, lui donnait un air conquérant, qu'accentuait encore sa manière de regarder les gens en inclinant légèrement la tête en arrière, comme s'il les dominait. En conséquence, tout le monde, dans la rue Saint-Denis et ses venelles adjacentes, lui vouait un profond respect où se mêlaient admiration sincère et crainte inavouée. On chuchotait beaucoup à son sujet, de préférence après son départ.

Son crâne rasé et ses sourcils touffus lui prêtaient un faux air monacal, mais ses habits de métier corrigeaient vite l'impression :

Extrait de la publication

l'homme revêtait chaque jour cette longue cape teinte d'un bleu de lapis-lazuli, nouée autour du cou et qui lui retombait sur les bras comme une toge romaine. Le col d'une épaisse chemise blanche qui dépassait de la cape lui faisait deux larges triangles sur les épaules. À la taille il portait une cordelette où étaient accrochées une minuscule balance et plusieurs bourses en cuir, emplies d'herbes rares ou de secrets ingrédients.

Ces quelques composants qu'il ne quittait jamais – sans doute parce qu'ils étaient les plus utiles à ses préparations, ou les plus dispendieux – entouraient sa personne d'une odeur remarquable, si forte qu'elle persistait encore quelques instants après qu'il eut quitté toute pièce où il s'était attardé. S'y mêlaient, entre autres, des arômes de safran, de mandragore et de camphre ainsi, pour qui savait le reconnaître, qu'un léger parfum de jus de pavot.

Il parlait peu, et quand il parlait, on l'écoutait cérémonieusement. Il souriait rarement, et quand il le faisait, c'était avec au bord des lèvres ce petit air narquois qui laissait supposer que, pour lui, la farce n'était pas celle qu'on croyait. Il ne démontrait aucune chaleur, n'avouait nul sentiment et on ne lui connaissait pas de véritable ami.

Andreas Saint-Loup, en somme, était un homme singulier, et son histoire, comme nous allons le voir, fut à l'image de cette singularité.

2

En ce matin du onzième jour de janvier de l'an 1313, l'Apothicaire n'ignorait pas, en se levant, que la journée qui s'annonçait ne serait pas comme les autres. Il n'eût pu deviner, toutefois, à quel point.

Jehan, l'apprenti qu'il entraînait et hébergeait depuis six ans maintenant, avait achevé sa formation, comme en témoignaient les six petites marques gravées sur son échantillon, ce bâton de taille que portaient les jeunes gens du premier au dernier jour de leur instruction. Il avait terminé son chef-d'œuvre et l'on devait célébrer aujourd'hui sa maîtrise, et donc son départ, avec les rites et coutumes propres à la profession.

Extrait de la publication

Bien qu'il pût tirer quelque fierté de cet accomplissement, ce n'était guère pour Andreas nouvelle fort heureuse. D'abord, il n'était pas friand de ce genre de célébrations, qu'il tenait pour des mascarades inutiles et affectées, perversités d'un monde et d'un siècle où se lovait le serpent de la futilité, où l'apparence l'emportait sur l'essence, et il s'en fût passé volontiers. Ensuite, Jehan parti, l'Apothicaire allait devoir lui trouver un remplaçant. Or les jeunes hommes de qualité – ayant terminé des études à la faculté des arts et jouissant d'une fortune suffisante pour payer leur formation – étaient encore rares.

Sa contrariété, en outre, n'était pas exclusivement motivée par ces désagréments pratiques. Bien qu'il ne le lui eût jamais dit de vive voix (comme il avait horreur des démonstrations sentimentales), Andreas devait bien admettre, pour lui-même, qu'il allait regretter son jeune apprenti. Jehan était un brave garçon, doué et courageux. Il avait appris avec une célérité admirable à effectuer les tours de mains nécessaires aux préparations, possédait de solides notions de latin et de grammaire, ce qui lui permettait de lire aisément les formulaires et les ordonnances des médecins. Enfin, il était capable de commenter brillamment Hippocrate, Galien, Avicenne ou Dioscoride en faisant preuve de qualités de logique et de dialectique étonnantes et même d'un esprit critique, ce qui n'était pas pour déplaire à son maître. Des trois apprentis qu'Andreas avait formés au cours de sa carrière, Jehan s'était révélé, et de fort loin, le plus talentueux. Les deux premiers, d'ailleurs, avaient été si mauvais qu'il les avait congédiés l'un au bout de trois années et l'autre dès la prime.

La corne du guet, soudain, sonna à la tour du Châtelet, annonçant aux Parisiens la première heure du travail. Andreas poussa un grognement agacé : sans pouvoir se l'expliquer, il s'était réveillé plus tard qu'à l'accoutumée.

Il s'assit sur le bord de sa couche surélevée et tira vers lui sa ceinture, dont il ouvrit l'une des bourses pour en extirper une petite fiole en verre soufflé. D'un trait, il but une gorgée de ce sirop visqueux qu'il préparait lui-même, en faisant bouillir jusqu'à la tierce partie, du lever au coucher du soleil, des têtes de pavot importées de Turquie, ni trop vertes ni trop sèches. Il y ajoutait ensuite safran, cannelle et jus de prunelles, puis laissait le tout fermenter dans une jarre cachée dans un placard du laboratoire auquel Jehan n'avait pas accès. Ce looch, qu'il ne pouvait manquer de prendre soir et matin,

Extrait de la publication

soignait un mal secret dont il ne parlait jamais et qui, sans cet antidote, l'eût empêché de bien penser le jour et bien dormir la nuit.

Il se leva en grimaçant et se rinça le visage au-dessus du récipient d'eau posé près de sa couche. Il secoua la tête énergiquement et frissonna. L'eau, chaque matin, était un peu plus glacée. L'hiver se montrait particulièrement rude, cette année-là, et le feu que les serviteurs laissaient brûler toute la nuit dans l'ouvroir, en bas, peinait à maintenir quelque chaleur dans les pièces de la maison jusqu'à l'aube.

Vivifié, il partit enfiler sa cape et sortit de sa chambre en grattant sur son menton les poils durs d'une barbe de trois jours où la roue du temps venait coucher chaque année un peu plus de taches grises.

La porte de la chambre que le jeune Jehan partageait avec Lambert et Marguerite – l'Apothicaire ayant pris pour valet et chambrière un vieux couple de paysans – était grande ouverte. Sans doute ses trois occupants s'étaient-ils déjà levés depuis longtemps pour préparer consciencieusement cette journée particulière. Comme chaque matin, ils avaient dû balayer et épousseter l'ouvroir, installer le montre et l'auvent à la fenêtre qui donnait sur la rue, laver et récurer la cuisine, aérer le laboratoire et disposer à l'huis la petite selle où Jehan passait la plus grande partie de ses journées pour accueillir le chaland et surveiller les petits brigands du quartier. Andreas imaginait déjà, avec déplaisir, l'excitation dans les yeux de son apprenti, dont l'impatience serait aussi légitime que contrariante.

Il descendit les marches grinçantes de l'escalier, puis, à mi-étage, il s'arrêta brusquement devant une petite porte. Une petite porte de bois abîmée, vieillie.

À cet instant, l'Apothicaire fut saisi d'une impression troublante, et c'est ainsi, sans qu'il pût d'emblée en prendre conscience, que tout bascula.

3

Afin de dissiper tout mystère superflu, il convient ici d'expliquer au lecteur – qui pardonnera la digression nécessaire à l'historien que nous voulons être – comment il fut possible à Andreas Saint-Loup

de jouir ainsi d'une maison de deux étages au cœur même de la capitale. Et pour cela nous devons revenir succinctement sur son passé, ou du moins sur les bribes que l'on pouvait en connaître.

Abandonné à sa naissance dans une ruelle du quartier, l'enfant avait vu le jour en l'an 1274, précisément l'année où mourut Thomas d'Aquin, un hasard que certains, sans doute, poussés par une foi zélée en les analogies du destin, pouvaient voir comme un signe, car toute sa vie durant Andreas se passionna pour l'œuvre du dominicain, qu'il citait souvent, poussant alors des soupirs qui semblaient vouloir dire que son plus grand regret était de ne l'avoir point rencontré, autant peut-être que de n'avoir pu un jour converser avec le *doctor mirabilis*, Roger Bacon.

Ce fut au sortir d'un office dominical, sur le parvis de l'église Saint-Gilles, que l'abbé Baudouin Boucel trouva dans un linge immaculé ce nourrisson à la peau mate et aux yeux sombres et qui ne pleurait pas. Comme cela se faisait en ce temps, le religieux amena à l'abbaye Saint-Magloire – qu'il dirigeait déjà à l'époque – cet enfant donné à Dieu, et se fit un devoir de l'élever, non pas comme un fils, mais au moins comme un filleul. Puisque c'était un garçon, il le baptisa Andreas, et quand il fallut lui trouver un nom de famille, Boucel opta pour Saint-Loup, en hommage à cet ancien et illustre évêque de la ville de Sens, dont il était lui-même originaire, et qui était le saint protecteur des enfants.

Élevé par les moines de l'abbaye, le jeune homme, qui avait fait la preuve d'une intelligence et d'une sagacité hors du commun, fut envoyé à la faculté des arts de l'université de Paris dans l'espoir de le faire entrer ensuite à la faculté de médecine. Mais, pour une raison qu'il refusa d'expliquer même à son tuteur, Andreas abandonna soudain ses études, alors qu'il venait tout juste d'acquérir le titre de maître ès arts, et décida de partir en pèlerinage à Compostelle où il resta sept longues années et où, dit-on, il apprit le métier d'apothicaire.

Un jour de l'an 1304, ce fut donc un homme mûr de trente ans que Paris vit revenir enfin, tout auréolé de mystère. Fort de son apprentissage et jouissant de quelque fortune ramenée d'Espagne, Andreas put acquérir cette petite maison de la rue Saint-Denis, où il installa son apothicairerie, à quelques pas seulement de l'église où il avait été trouvé. C'est ainsi que l'enfant abandonné, défiant la Providence ou obéissant peut-être à ses arcanes, devint l'un des

Extrait de la publication

plus illustres commerçants du quartier dont, à présent, nous devons également dire quelques mots.

La rue Saint-Denis, qu'on appelait aussi cérémonieusement *grant chaussée de Monseigneur Saint-Denis* et qui s'étendait vers le nord jusqu'à la porte homonyme, était une ancienne voie romaine et probablement l'une des plus vieilles routes de la capitale. Si, comme nous l'avons déjà dit, elle était réputée pour être le siège des apothicaires, des épiciers et des selliers, elle était aussi célèbre pour accueillir de nombreuses *fillettes*, ou femmes de légère vie, principalement à la hauteur du quartier de Bourg-l'Abbé qu'occupait justement Andreas, mais cela ne l'avait jamais dérangé, et il entretenait même avec elles des rapports courtois, offrant souventes fois aux moins chanceuses tel remède à base de sulfate de mercure quand elles avaient contracté quelque mal curial auprès d'un client à l'hygiène douteuse. Curieusement, c'était aussi l'une des rues de Paris où avaient été érigées le plus grand nombre d'églises, telles Sainte-Opportune, Saint-Jacques-de-la-Boucherie ou Saint-Julien-des-Ménestrels ; tous les cent pas, entre les demeures étroites et au milieu des enseignes bigarrées des commerçants, on ne pouvait échapper à quelque édifice religieux, fût-il chapelle ou hôpital. Avec autant de prêtres et de catins à la ronde, on pouvait dire qu'ici se côtoyaient donc le corps et l'esprit, mais bien malin celui qui saurait affirmer lesquels cultivaient l'un, et lesquelles cultivaient l'autre.

Quant à la maison d'Andreas, en colombages, elle n'était ni la plus belle ni la plus grande du voisinage. Il faut comprendre qu'avec l'essor que connaissait alors la capitale, commerçants et artisans pouvaient se permettre d'occuper des demeures de plus en plus hautes où ils logeaient sans peine apprentis, valets, compagnons et serviteurs. Ainsi se développait la grande bourgeoisie parisienne, celle des travailleurs qui faisaient fortune, fussent-ils drapiers, pelletiers, merciers, importateurs ou exportateurs de textiles, souvent propriétaires d'immeubles et de biens ruraux.

La maison de l'Apothicaire était, somme toute, modeste. Elle disposait au rez-de-chaussée de l'officine, grande pièce où étaient disposées les drogues dans des fioles, des pots, des vases en verre de Murano, et qui donnait directement sur la rue par l'ouvroir, afin que chacun pût observer celles-ci. Derrière, une salle de taille identique, privée, où l'on pouvait recevoir, manger et se

réchauffer devant une large cheminée. Y étaient disposés un dressoir, empli de vaisselle d'étain, d'aiguières et de coupes, une table à tréteaux entourée de bancs, et le sol, comme dans l'ouvroir, y était joliment carrelé. Dans la partie arrière, enfin, se nichaient la cuisine et le laboratoire – où l'Apothicaire conservait précieusement assez d'ingrédients pour confectionner la plupart des recettes de l'antidotaire Nicolas et de celui de Mésué sur une paillasse en marbre, et où s'entassaient, autour de l'alambic, tout un tas d'ustensiles nécessaires à la fabrication des remèdes : bassines de cuivre simples ou étamées, chaudières, poêles et poêlons, marmites, coquemars, écuelles, pots, cucurbites de verre, piluliers, poudriers et bouteilles de verre, mortiers de bronze, de cuivre, d'étain, de plomb ou de verre avec leurs pilons de la même matière, presses, pincettes, entonnoirs, spatules, râpes, cuillères, écumoires, étamines, tamis, mesures, poids et balances, couteaux et ciseaux et d'autres encore qui, peut-être, échappent à notre mémoire. Le sol pavé du laboratoire et de la cuisine était judicieusement incliné pour que l'eau s'écoulât vers la cour, dans laquelle Andreas partageait avec les propriétaires des deux maisons voisines des aisances et un puits dont l'eau n'était pas bonne à boire mais pouvait servir au nettoyage. Ainsi, chaque matin, Lambert, le valet, était contraint de quitter l'apothicairerie pour se rendre à la fontaine que Philippe Auguste avait fait construire aux Halles, et y chercher, comme tous les habitants du quartier, les rations d'eau potable de la journée.

À l'étage se trouvaient les deux chambres. Et à mi-étage… Eh bien, à mi-étage, justement, se trouvait ce qui provoqua ce matin-là le trouble de l'Apothicaire.

4

C'était une petite porte en bois aux sculptures effacées par le temps, nichée dans une alcôve, et qui nécessitait que l'on se courbât un peu pour la franchir, à l'image de ces passages dérobés que l'on voit parfois dans les temples anciens ou les pyramides de l'Antiquité.

Extrait de la publication

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : N.01ELIN000186.N001
Dépôt légal : octobre 2011

Extrait de la publication